

COMPTES RENDUS



Denise HELLY : *Les Chinois à Montréal, 1877-1951*, Institut québécois de recherche sur la culture, Québec, 1987, 315 p., tableaux, ill., annexes, liste des sources.

PÂTÉ CHINOIS

L'accouplement de la bure à l'armure est vieux comme le monde et nul n'ignore plus comment la Croix et l'Épée se sont tendu la main pour s'ouvrir réciproquement la voie des terres et celle des âmes à l'ère coloniale. Maintenant que les États modernes se sont mis en frais de coloniser leurs propres citoyens, il ne manque pas non plus de missionnaires pour défricher sans répit les champs idéologiques où repiquer les tendres pousses de la techno-bureaucratie.

De domaine en domaine, la généalogie du mouvement ne change guère. Les forces aveugles du développement économique, de la mobilité géographique et professionnelle et de la culture de masse démantibulent les réseaux et traditions communautaires qui tenaient ensemble les collectivités, ce qui engendre de l'anomie, libère des désirs et des ambitions et soulève des problèmes sociaux. Les manchettes des médias engendrent alors les faits, les études et les experts qui engendrent les prises de conscience et les colloques, des droits qui engendrent les besoins, des commissions qui engendrent les politiques, les lois, et les budgets, la participation et les intervenants qui engendrent les manchettes des médias. Rendue là, la roue tourne toute seule.

Ainsi a-t-on vu apparaître sous nos latitudes, au cours des dernières années, toute une faune de bigots du multi-culturalisme et du droit des minorités « visibles » à le rester. C'est le signe certain que l'heure de la production étatique de l'ethnicité a sonné. Lorsqu'on songe aux effets pervers qu'ont pu produire 25 ans de bonnes intentions de ce genre, disons, chez les Noirs des ghettos urbains américains ou chez les Indiens du Canada, on pousse un bref soupir de lassitude anticipée devant chaque étude qui vous consacre *visible* une nouvelle minorité ayant jusque-là tout fait pour l'être le moins possible en s'occupant de ses propres affaires, de crainte que la majorité ambiante ne s'occupe trop spécialement d'elle selon une tradition tout aussi établie de répulsion envers les Wops, les Kikes, les Japs, les Krauts, les Pollocks, les Chinks, les Gooks, etc., pour ne pas parler des Niggers ou des... Frogs.

« Sensibilisé » on ne peut mieux à ces perverses attentions, j'ai abordé le livre de Denise Helly sur les Chinois à Montréal en m'attendant à y trouver un pamphlet de dame patronnesse étatique déguisée en savante ethnologue. Le quartier chinois est déjà à moitié étouffé entre le Palais provincial des congrès et le complexe fédéral Guy-Favreau; ne manquait plus qu'un ticket officiel, délivré par les bons soins de l'Institut québécois de recherche sur la culture, pour que cette pauvre collectivité aille mourir dans les aménagements paysagers du ministère des Communautés culturelles ou du Secrétariat d'État.

Eh bien, je m'excuse à genoux, ce n'est pas du tout ça. Premièrement, Helly ne parle même pas de la communauté chinoise *actuelle* de Montréal. Elle s'en tient au noyau de